

Approche écologique de la perception visuelle

Jacques MUNIER, 2014

Revue Survivre... et vivre/France Culture

<https://www.franceculture.fr/emissions/lessai-et-la-revue-du-jour-14-15/approche-ecologique-de-la-perception-visuelle-revue>

→ James J. Gibson – Approche écologique de la perception visuelle
(Editions Dehors), 1979 (traduction française 2014)

On sait que la vision est la voie royale de la perception. **James Gibson**, considéré aux **États Unis** comme l'**un des plus grands psychologues de la perception**, s'est **opposé aux courants dominants dans cette discipline** – le **behaviorisme** et le **cognitivism** – pour construire **une théorie de la perception visuelle qu'il qualifie d'écologique au sens où elle repose sur l'idée que notre environnement disposerait lui-même de qualités propres à stimuler nos perceptions et à orienter nos actions**, ce que résume le concept d'**affordance**, transposition littérale d'un terme anglais qui signifie *fournir*, *procurer* et aussi *être en mesure de faire quelque chose*, un terme qu'Olivier Putois a préféré traduire ici par *invite*, désignant **une réalité à la fois subjective et objective du monde environnant qui renvoie indissociablement aux propriétés de la chose et aux capacités de l'être vivant, humain ou non-humain, chacun dans son contexte**. Ainsi une chaise invite l'humain à s'asseoir mais pas l'éléphant, lequel trouvera son *affordance*, comme dans l'expérience de Preston Foerder, sous la forme d'un cube pour monter dessus et atteindre la nourriture dans le bois tendre et gorgé de sève du baobab. « **Le monde de la réalité physique n'est pas constitué de choses signifiantes – affirme Gibson – c'est en revanche le cas du monde de la réalité écologique** ».

Au **behaviorisme**, qui réduit l'esprit à une fonction corporelle d'adaptation selon un mécanisme défini par le schéma classique stimulus-réaction, aux **sciences cognitives** qui ramènent le cerveau à un système de traitement de l'information, sur le modèle du *comput*, du calcul, avec, dans la version extrême du *computationnalisme*, la thèse d'un algorithme déterminé entre sensation et réaction, James Gibson oppose l'idée selon laquelle **l'environnement est porteur de significations vitales pour les êtres vivants, et qui reflètent leurs actions virtuelles. C'est donc en particulier le cas pour la vision.** La thèse fondamentale de *L'approche écologique de la perception visuelle* est que **l'information délivrée par la lumière est bien plus riche que ne l'ont généralement supposé les théoriciens de la perception, et c'est pourquoi cette information n'aurait pas à être traitée par le cerveau qui la trouverait en quelque sorte « prête à penser ».**

La théorie de James Gibson a suscité de nombreux débats et ouvert la voie à de multiples recherches empiriques. La controverse avec la psychologie cognitive, courant dominant aux États Unis, a d'ailleurs pu tourner à son avantage, comme ce fut le cas avec Ulric Neisser, l'auteur de *Cognitive Psychology* et partisan de l'approche computationnelle qui allait devenir le paradigme régnant dans les sciences cognitives naissantes. Dans un livre ultérieur, *Cognition et réalité*, il reconnaissait qu'en restreignant les tâches expérimentales à des protocoles de laboratoire la psychologie cognitive avait ignoré l'importance de l'ancrage de l'individu dans son environnement. Mais c'est la charpente théorique et philosophique de sa pensée qui intéresse Claude Romano, spécialiste de phénoménologie, dans sa postface. Il analyse le lien avec des auteurs auxquels James Gibson se réfère souvent, comme Husserl ou Merleau-Ponty, mais surtout avec la psychologie de la forme et avec le fondateur de l'écologie au sens large où elle est entendue ici, Jakob von Uexküll. Pour ce biologiste et philosophe, l'animal n'a pas affaire à des objets neutres mais à des signaux qu'il perçoit en fonction des besoins biologiques de son espèce. L'un de ses exemples favoris est celui de la tique qui réagit au seul signal constitué par l'odeur de l'acide butyrique que dégagent les follicules sébacés des mammifères, ce qui fait du monde de cet insecte un univers beaucoup moins riche que celui du chien ou de l'homme. « Nous reconnaissons – affirmait-il – dans tous les objets dont nous avons appris à nous

servir l'action que nous accomplissons à leur aide avec la même sûreté que leur forme et leur couleur ».